trine chrétienne : le choix de Pierre pour gouverner l'Église, les privilèges à lui conférés et perpétués dans ses successeurs. Quel miracle que la succession des pontifes romains ! « Grâce à Dieu, a-t-il ajouté, le Canada a gardé les bonnes traditions de la France, sa mère patrie, et je ne peux pas vous faire de meilleur souhait que celui de vous montrer toujours fidèles à votre origine et à votre glorieux passé. Oui, soyez toujours les enfants soumis et respectueux du Pape et le bon Dieu vous bénira et votre beau pays grandira et prospérera. Comme témoignage de mon affection et de ma reconnaissance, je vais vous donner, au nom de Léon XIII, la bénédiction apostolique. » Toute l'assemblée s'étant jetée à genoux, Son Excellence a donné la bénédiction solennelle.

Enfin, Mgr Legal, assisté de diacre et sous-diacre, a donné la bénédiction du Saint Sacrement et la grande cérémonie était finie.

Le lendemain (10 octobre), le délégué a dit sa messe dans notre chapelle intérieure et retournait à Calgary par le train de 7 h. 30. Mgr Legal accompagnait Son Excellence.

J.-J.-M. Lestanc, O. M. I.



LES MÉTIS DU MANITOBA ET DES TERRITOIRES DU NORD-OUEST CANADIEN

Par le R. P. Lacombe.

Nous sommes heureux de reproduire, dans les Annales, une intéressante esquisse sur cette race de l'Amérique du Nord qu'on appelle *les métis*. Les détails et traits de mœurs qu'on va lire, nous les tenons du R. P. Lacombe, le grand ami et protecteur de cette population, qu'il a bien le droit d'appeler *ses enfants* d'une façon toute par-

ticulière. Depuis un demi-siècle, cet intrépide pionnier de la propagation de la Foi a vécu presque continuellement avec les métis. Il se plaît à dire à qui veut l'entendre que les métis sont les premiers nés de la Foi dans cette partie du Canada.

Leurs pères, ces hardis trappeurs dans les forêts vierges, ces infatigables coureurs des prairies du Nord-Ouest, qu'on appelait *les voyageurs des pays d'en haut*, forment une page intéressante dans l'histoire de l'Amérique du Nord.

Les évêques de Saint-Boniface et ceux du Nord-Ouest, ont toujours été les vrais amis et défenseurs des métis, qui, pendant longtemps, formaient la partie la plus nombreuse et la plus intéressante de leurs diocèses. Ceux qui connaissent l'histoire de la vie de Mgr TACHÉ, savent combien ce grand évêque a souffert et travaillé pour protéger ses chers métis. A son exemple, ses collègues et les anciens missionnaires, plus en contact avec les métis, ne leur ont jamais fait défaut, surtout quand il s'agissait de leurs intérêts spirituels. Et que n'ont-ils pas entrepris pour venir au secours de cette race, que les étrangers, qui ne la connaissaient pas, cherchaient à persécuter ! Combien de fois les métis, simples et naïfs, n'ont-ils pas été victimes des nouveaux arrivés dans le pays. On les méprisait à l'égal du sauvage, parce qu'ils n'avaient pas l'habileté et la rouerie du blanc civilisé pour les marchés et ses ruses pour faire de l'argent.

Le mot *métis*, en anglais *halfbred*, en langue des Cris, *abittawokosissân*, veut dire « l'homme, moitié blanc, moitié sauvage », c'est-à-dire ayant eu pour père un blanc et pour mère une femme sauvage. Il y a un demi-siècle et plus, des compagnies puissantes et riches se formèrent en Angleterre et au Canada pour l'exploitation de ces pays qu'on nomme aujourd'hui le Manitoba et le Nord-

Ouest canadien. Les bourgeois ou agents de ces compagnies employaient pour serviteurs des hommes engagés en Écosse et en Angleterre, mais surtout dans le Bas-Canada, d'où sont venus plusieurs centaines de jeunes gens, épris de la passion des aventures et de la vie errante des bois et des prairies. Ces *engagés* des compagnies, après avoir accompli le temps convenu de leurs engagements, retournaient en partie dans leur pays, mais le plus grand nombre, principalement les Canadiens français, se préoccupaient fort peu de revenir auprès de leurs parents qu'ils avaient laissés aux environs de Montréal, Québec, etc. Ils restaient aux pays sauvages après s'être unis à des femmes sauvages. Ils se faisaient facilement à la vie sauvage et sympathisaient avec leurs nouveaux compatriotes, dont ils avaient les filles pour épouses. Ils apprenaient vite les dialectes indiens, surtout la langue des Cris, avec lesquels ils avaient plus de rapport.

De ces unions si mélangées sortit cette race forte et si propre à supporter les misères de la vie. Telle est l'origine des nombreuses familles qui furent le moyen terme entre l'homme blanc et l'homme bronzé. Les métis devinrent pour les sauvages des amis fidèles et constants et de puissants auxiliaires pour le commerce des fourrures. Il furent le trait d'union entre la civilisation et la barbarie.

A l'arrivée des missionnaires, de suite ils reconnurent la robe noire dont leur avaient parlé leurs pères qui étaient chrétiens, et qui, malgré leur vie de dissipation et de sauvagerie, n'avaient pas oublié leur religion. Ils disaient à leurs enfants et à leurs femmes : « Un jour, des hommes habillés en noir et avec la croix à la main, viendront vous dire ce qu'il faut faire pour servir Dieu comme il veut être servi. » C'est pour cela qu'à l'arrivée des premiers prêtres ou *hommes de la prière*, ces bons métis vin-

rent à nous avec confiance pour être baptisés et recevoir les sacrements de l'Église. De suite ils devinrent nos interprètes, nos guides et nos fidèles compagnons de voyage. Aimés et estimés des tribus sauvages dont ils descendaient, ils étaient pour les missionnaires de puissants intermédiaires et introducteurs auprès des sauvages que nous venions évangéliser. Braves, et au besoin vendant chèrement leur vie, ils étaient craints et respectés.

Après un certain nombre d'années, ils ne tardèrent pas à se multiplier et à former des groupes à part.

Sous la direction de leurs missionnaires, ils commencèrent à se civiliser, en devenant bons chrétiens et en adoptant plus ou moins les façons et les coutumes des blancs. Ils eurent leurs chapelles et leurs écoles, tenues principalement par les Sœurs Grises ou de la Charité. Ils étaient heureux et vivaient tranquilles du produit de leurs terres et de leur chasse annuelle aux buffalos, dans les grandes prairies. Ces excursions aventureuses faisaient leurs charmes et leurs délices pendant la plus grande partie de l'été. Le prêtre, avec sa chapelle portative, accompagnait la *brigade* ou les brigades, selon le point de départ de leurs districts. Une brigade se composait ordinairement de 300 à 400 charrettes, de 200 à 300 familles. Le missionnaire était considéré comme le Grand Chef de la *prière*. Souvent il devenait le magistrat, le juge de paix, etc. On passait l'été à faire des provisions, c'est-à-dire à faire sécher la viande du buffalo pour la réduire en *pémican* et *viande sèche*. L'histoire et les détails de cette chasse pourraient fournir de quoi faire un livre très intéressant. Un des chapitres les plus émouvants serait celui où l'on représenterait de 150 à 200 cavaliers s'élançant à bride abattue sur un troupeau de plusieurs centaines de buffles.

Mais cet état de bonheur et cette vie patriarcale devaient changer pour le métis imprévoyant. Les fertiles plaines du Manitoba et les riches vallées de la Saskatchewan commencent à être connues des blancs. On y émigre en *masse*. Les chemins de fer, surtout la grande ligne du Pacifique, des armes plus perfectionnées entre les mains des sauvages et des métis sont les principales causes de la disparition du buffalo. Les grandes chasses vont disparaître avec l'âge d'or pour les pauvres indigènes. Un autre genre de vie, celui des blancs, s'imposait, si l'on ne voulait pas mourir de faim. Les différentes tribus sauvages acceptèrent les conditions du gouvernement canadien et furent placées sur des réserves avec des rations et autres secours de l'État qui les aideraient à vivre. Dans leur amour-propre, les métis refusèrent de se classer au rang des sauvages. Ils prirent des terres comme les blancs et tâchèrent de s'établir tout en travaillant pour les étrangers. Mais bientôt ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient rivaliser avec leurs nouveaux frères qui les méprisaient. Ils vendirent les terres que le gouvernement leur avait cédées et bientôt ce fut la pauvreté, la misère.

Avec l'approbation de Mgr Taché et de Mgr Grandin, le R. P. Lacombe élabora, il y a cinq ans, un plan pour sauver la race métisse des malheurs plus grands encore qui semblaient l'attendre dans l'avenir. L'influence que le P. Lacombe s'était acquise auprès du gouvernement et des grandes Compagnies de chemins de fer par les services qu'il leur avait rendus en différentes circonstances, lui facilita la réalisation de ses projets. Il obtint du gouvernement canadien un très grand territoire sur les bords de la rivière Saskatchewan, dans le but d'y rassembler les métis et d'y former une colonie, sous le nom de *Saint-Paul-des-Métis*. On constitua une corporation

responsable, dont les évêques de Saint-Boniface, Saint-Albert, Prince-Albert et le R. P. Lacombe étaient les patrons. Le terrain fut divisé en sections et lots, pour être distribués, d'après certaines conditions, aux familles qui viendraient s'y établir. Aucune autre nationalité n'a le droit d'y aller fixer sa demeure. C'est pour les métis seuls.

Les aumônes et les dons que le R. P. Lacombe a reçus pour cette œuvre de philanthropie chrétienne et quelques subventions du gouvernement canadien, qui protège cette entreprise, ont permis de construire une chapelle avec une résidence pour le missionnaire, un couvent pour les Sœurs et une école, un moulin et une scierie. De plus on a acheté des machines pour l'agriculture et des animaux, vaches, bœufs, chevaux. Deux Pères et quatre Frères dirigent les affaires de la colonie et les travaux de la ferme. Déjà plusieurs familles métisses sont venues s'établir auprès des missionnaires. Elles semblent comprendre et apprécier le bien qu'on veut leur faire.

Les métis aujourd'hui, à cause du grand changement opéré dans le pays, sont dispersés, au nombre d'environ 12000, dans le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest et même dans les contrées nouvelles des États-Unis. Cet éparpillement et l'éloignement des centres religieux leur sont très fatals et sont des causes malheureuses de démoralisation et de l'oubli des devoirs chrétiens.

Le métis, très brave et *endurant*, sait souffrir avec patience et résignation. Sans être travailleur à la façon des blancs, dans ses marches et voyages, pour procurer de quoi vivre à sa famille, il ne craint pas d'affronter les plus grandes fatigues. Les nombreux enfants des métis sont une preuve de leur moralité et de l'amour de la famille.

Toujours les métis, comme guides et compagnons de voyage, dans les prairies ou les bois, ont été appréciés par les étrangers, surtout à cause de leur honnêteté et